

Entretien avec Alice Raillard

Françoise Cartano

Françoise Cartano : *Ma première question sera à la fois banale et naïve. Comment es-tu venue à la traduction d'une part, et pourquoi la langue portugaise d'autre part ?*

Alice Raillard : Tout est lié à une rencontre déterminante, ma rencontre avec un pays, le Brésil où j'ai vécu pendant deux ans, il y a trente ans. Pour la traduction, le déclencheur est venu plus tard, alors que j'habitais en Espagne. On m'a demandé de traduire un livre de Jorge Amado. De cette première expérience est né un travail régulier avec les éditions Stock et André Bay. Mais j'ajouterai tout de suite que mon activité de traducteur a été constamment liée à un travail d'exploration et de diffusion en France de la littérature brésilienne dont la richesse et la variété font qu'elle est imparfaitement connue. Je ne cesse d'acquitter une dette envers un pays que j'ai aimé et qui m'a beaucoup apporté. Ce désir de combler la distance qui vous sépare d'un territoire absent, c'est peut-être ce qui m'a permis de percevoir, malgré les différences apparentes, une sorte de fond commun à toutes ces écritures, chacune d'entre elles constituant une ouverture spécifique. Chez Raduan Nassar, d'origine libanaise, je sentais le besoin qu'il avait de faire passer sa culture d'origine dans une œuvre qui reste cependant très brésilienne. Pour Darcy Ribeiro, c'est le rapport à l'ethnologie et à l'anthropologie dont la présence est en permanence perceptible. Mais tous ont en commun d'avoir trouvé dans l'écriture le moyen le plus accompli de faire passer quelque chose d'essentiel. Il s'ensuit que traduire des auteurs brésiliens, c'est être sans arrêt en contact avec les éléments fondamentaux d'une culture. Si j'étais au Brésil, j'aurais peut-être moins l'envie de traduire...

F.C. : *Ta « vocation » est donc le résultat d'un coup de foudre avec le pays ?*

A.R. : Oui. A quoi il faut ajouter quelque chose de plus ancien en moi, qui est ma relation avec le latin. N'oublions pas que le portugais est une des langues modernes

restées les plus proches du latin. En fait, ma toute première expérience de la traduction vient du latin et remonte à l'époque de mes études. Sous l'influence d'un professeur exceptionnel, j'ai perçu très tôt ce qu'était la structure d'une langue, et dans l'acte de traduire la nécessité de maintenir une distance qui fait que le texte traduit porte toujours en lui une étrangeté marquée par la langue d'origine. Cette étrangeté est inhérente aussi à la réalité dite par la langue de laquelle on traduit. cette chose-là, je l'ai ressentie très fortement chez João Ubaldo Ribeiro, chez Jorge Amado. Pour moi, quand je traduis, je ne suis pas seulement confrontée à une structure syntaxique à transporter, mais aussi à ce qui se passe de secret, une coloration, une résonance, c'est-à-dire finalement la musique d'un texte. J'essaye donc de recevoir les éléments de cette « musique intérieure », qui éveille des échos en moi, et que je dois restituer avec d'autres mots. D'où le sentiment que j'ai, lorsque je traduis, d'écrire dans un français gauchi par ce que j'ai entendu, voire brutalisé. La traduction de *Sergent Gétulio* de João Ubaldo Ribeiro, est un exemple intéressant de ce point de vue, João Ubaldo élabore, à partir d'éléments régionaux, une langue très particulière, avec un côté joycien - cela dit de façon un peu grossière.

F.C. : Justement, j'aimerais que tu précises un peu cette notion d'étrangeté qui me semble à la fois capitale et potentiellement ambiguë; et je profite de ton allusion à Joyce pour intervenir. En effet, l'étrangeté de Joyce, elle me semble tenir non pas à une supposée étrangeté de la langue anglaise, mais à l'écriture de Joyce, à sa façon de s'appropriier l'anglais, de pousser cette langue dans ses retranchements, de la « brutaliser », pour reprendre ton expression. En ce sens, l'étrangeté, elle se trouve dans l'écriture, plus que dans la langue, et le respect de cette étrangeté ne peut passer que par un travail enraciné dans la langue cible, et non par une sortie de littéralité, pratiquée à dose massive ou homéopathique, qui consisterait à laisse filtrer dans le texte traduit des bribes d'étrange n'ayant d'étrange que le fait d'appartenir à la langue source.

A.R. : Assurément. Ce maintien de l'étrangeté, on l'atteint finalement, je crois, dans une très grande rigueur du français; sur quoi se greffent la liberté, ou les liberté que l'on prend... C'est complexe et un peu mystérieux, comme tout ce qui a trait à l'écriture. Un phénomène intéressant, à mon sens, dans la littérature brésilienne, c'est l'importance de l'oralité et de la culture populaire, conjuguées à une forme très élaborée littérairement.

F.C. : Le métissage, dans la culture brésilienne, passe-t-il par une prise en compte de ces littératures populaires et de l'oralité de la langue par laquelle elles se transmettent souvent ?

A.R. : Le métissage est multiple. Je constate dans les œuvres les plus récentes que je lis la constance d'une recherche d'identité passant par des émigrations différentes : italienne, libanaise (Nassar), juive russe (Scliar) etc...

F.C. : *Tu traduis des écrivains très différents les uns des autres. Cet éclectisme est-il un choix nécessaire du découvreur ou un goût de la traductrice ?*

A.R. : Les deux. Mais un goût de la traductrice sans aucun doute. Lorsque j'aime un auteur, j'ai spontanément envie de le traduire. Il y a là une double curiosité : pénétrer plus avant dans la connaissance d'un texte, et d'autre part m'éprouver au contact d'une écriture nouvelle. Mais il existe aussi des écrivains que j'admire sans pourtant avoir envie de les traduire, moi. Par ailleurs, j'aime suivre les auteurs, mais jusqu'à une certaine limite; pour ne pas me limiter à un champ trop étroit. Il y a des moments où il est nécessaire de choisir.

F.C. : *Il y a peut-être deux démarches possibles dans une carrière de traducteur; celle d'une curiosité tous azimuts qui fait du traducteur une sorte de caméléon, et celle de la fidélité à une œuvre que l'on suit de bout en bout. Peut-on te ranger du côté des caméléons ?*

A.R. : J'ai effectivement beaucoup traduit, des gens très différents, surtout dans les années 70, début 80. D'une façon générale, je pense qu'un traducteur n'appartient pas à un auteur, et vice versa.

F.C. : *Le côté découvreur est important pour toi ?*

A.R. : Il s'agit moins du plaisir d'être un « découvreur », que de celui de faire partager ses découvertes. Mais le traducteur est peut-être encore plus heureux que le lecteur de la découverte d'écritures et d'écrivains différents.

F.C. : *Tu as généralement été la première traductrice des auteurs que tu as fait connaître en France ?*

A.R. : Oui, sauf pour Amado dont la première traduction en France remonte à 1938 (*Bahia de Tous les Saints*). Mais à lui seul, il est un continent touffu. Et ma chance a été de commencer mon travail de traduction par ses œuvres : j'y ai trouvé cette force qui se communique au lecteur, et au traducteur, et aussi toute sorte de problèmes de traduction que je n'ai cessé de rencontrer dans d'autres textes. J'ai été vraiment façonnée par Jorge Amado, par ses livres. Et j'ai toujours vécu avec un véritable bonheur les traductions que j'ai faites de ses romans.

F.C. : *Tu sais combien je partage ton point de vue en ce qui concerne Amado. Mais j'ai encore une question au sujet de ta carrière. Tu es très tournée vers le présent, impatiente de faire connaître les nouveaux talents. N'as-tu jamais été tentée par des retours en arrière ? Des réparations d'oublis injustes ?*

A.R. : Non. Je n'aime pas traduire des morts. Le côté « reconstitution » ne me tente pas. Je traduis des auteurs vivants, parce que je suis intéressée par une œuvre en train de se faire. En plus, il faut tenir compte d'une situation particulière au Brésil où, pour l'instant du moins, il est important pour un écrivain d'être traduit, et traduit en français. Je ressens cela comme une lourde responsabilité.

F.C. : *Y-a-t-il des auteurs qui t'ont particulièrement résisté, des traductions qui ont modifié ton point de vue de lectrice ?*

A.R. : Des surprises, pas vraiment. Des résistances, oui. Jorge Amado, dont nous parlions, sous son apparente simplicité, c'est une écriture d'une richesse incroyable, et il est très difficile de trouver dans le français une palette aussi vaste. Ce qui m'a beaucoup apporté, dans mon expérience de la traduction, c'est d'aller d'écrivains très luxuriants, « baroques », que j'aime, vers des écrivains ayant une plus grande retenue d'écriture. Curieusement, je n'ai jamais traduit de femmes. Mais j'innove en ce moment, et doublement, puisque je traduis une femme, et portugaise. Cela dit, pour moi, la traduction n'est à aucun moment une identification - peut-être un mimétisme, ce qui est différent. C'est en tout cas un difficile travail d'écriture, une acte physique. L'étape de l'écriture à la main compte beaucoup pour moi. Pendant longtemps, j'ai traduit « à la main ». L'utilisation de la machine est arrivée après. Ensuite j'ai mélangé les deux - plus, toujours manuscrites, une quantité d'annotations, parfois des fiches très systématiques. Maintenant, j'ai fait l'acquisition de l'ordinateur, mais c'est un outil que je n'ai pas encore approivoisé !

F.C. : *S'il t'arrive de reprendre une traduction ancienne, as-tu l'impression de percevoir une évolution dans ta façon de traduire ?*

A.R. : Oui. Je suis de plus en plus contrainte par une rigueur par rapport au texte d'origine. Au début de ma « carrière » j'étais plus libre. J'ai aussi le sentiment d'avoir appris à écrire en traduisant. La traduction a fait sauter certains blocages.

F.C. : *Existe-t-il aussi une évolution dans le choix des textes que tu traduis ? Tu parlais tout à l'heure de ton passage d'une littérature baroque à une littérature plus retenue.*

A.R. : Certes. Le rythme de mon travail a changé. Et puis, au bout d'une dizaine d'années de traduction « intensive », j'ai pris peur. Peur de céder à une facilité. J'ai eu alors envie de casser ce rythme et je me suis lancée dans un travail sur des textes très difficiles qui l'ont beaucoup ralenti. C'est à ce moment-là que j'ai travaillé sur le grand poète João Cabral de Melo Neto. Un travail encore inachevé... Le travail sur la prose et sur la poésie sont très différents, malgré la proximité de certains textes en prose avec la poésie. Dans la prose, il y a toujours un côté flux, alors que la poésie est un travail plus vertical.

F.C. : *As-tu vécu de gros chagrins de traductrice, certains regrets ?*

A.R. : Des chagrins, pas vraiment. Certains livres que j'ai traduits ont connu un succès de librairie, d'autres un succès d'estime. Pour le Brésil, les choses se jouent certainement à plus long terme que pour les livres d'Amérique du Nord, par exemple. Quant aux regrets, non plus. Si. Un livre que j'ai voulu faire publier pendant plus de dix ans, et quand j'ai enfin réussi, j'ai dû renoncer à la traduction : c'est les *Mémoires de prison*, de Graciliano Ramos.

F.C. : *Voilà qui nous rapproche un peu de ton travail de découvreur, ton rôle dans l'édition. Souhaites-tu en dire quelques mots ?*

A.R. : J'ai d'abord travaillé pour Stock, lorsqu'André Bay y était directeur littéraire. Puis, Gallimard s'intéressant à des auteurs que je poussais, comme on dit, je me suis mise à travailler régulièrement pour Gallimard où j'exerce actuellement les fonctions de conseiller littéraire.

F.C. : *Reste-t-il beaucoup d'auteurs brésiliens vraiment importants que tu n'as pas réussi à imposer ?*

A.R. : Des auteurs capitaux, peut-être pas. Mais des choses auxquelles je tiens, oui. Des nouvelles, en particulier, genre difficile à faire passer. Et puis la poésie, qui demeure pratiquement inconnue en français. J'ajouterai qu'ici la situation de la littérature brésilienne s'est modifiée ces dernières années : beaucoup d'éditeurs en publient, les traducteurs se sont multipliés. C'est réconfortant.

F.C. : *Je ne veux pas terminer ce portrait-entretien sans parler de l'ATLF. Tu es une adhérente de la première heure.*

A.R. : Oui, j'ai un tout petit numéro... Pour moi, c'était une évidence. Un jour, j'ai eu un problème, on m'a adressée à Lily Denis. Je me suis inscrite. Et j'ai fait partie de la base, fidèle et silencieuse. Et puis en 1980, j'ai vu exploser cette association. Laure Bataillon m'a demandé alors de venir au Conseil. L'ATLF a pour moi une importance capitale à cause du sentiment de total isolement que l'on peut avoir dans cette profession. Et puis il y avait l'extraordinaire exploitation dont était l'objet le traducteur littéraire. Les choses à cet égard ont beaucoup changé. L'exploitation existe beaucoup moins, et l'ATLF a joué un rôle déterminant dans cette évolution. Par ailleurs, l'accent mis sur les littératures étrangères fait pénétrer lentement le rôle joué par les traducteurs. Il est important que les traducteurs apparaissent comme des médiateurs. Je crois qu'il serait injuste de ne pas souligner l'appui efficace et déterminant du Directeur du Livre, au cours des années 80, qui a fait beaucoup pour le développement de la traduction et le respect du travail des traducteurs.

F.C. : *C'est exact, nous avons eu en la personne de Jean Gattegno un interlocuteur attentif, compétent et agissant. Nous lui devons d'avoir convaincu les éditeurs de négocier avec les traducteurs, d'avoir soutenu l'aventure d'ATLAS, d'avoir un Grand Prix National de la Traduction. Il est vrai que nous parlions aussi à un confrère, membre de notre association.*

A.R. : Puisque tu me donnes si amicalement la parole, je voudrais évoquer un souvenir personnel : le respect de la traduction que m'a, très tôt, inculqué mon père. Grand lecteur, très électrique, il aimait entr'autres beaucoup Kipling, et il avait une vraie admiration pour ses traducteurs, Fabulet et d'Humières. C'est curieux...

F.C. : *Eh bien, c'est une tradition qui se perpétue puisque je remarque, non sans envie, que tu as fait des émules chez tes proches. Ton fils Edmond, par exemple.*

A.R. : Oui, mes enfants ont été sans doute marqués comme moi par l'expérience de « l'étranger », et partagent-ils ce sentiment du pays absent dont nous parlions en commençant.